

PORTRAIT DE LA RONDEUR

Claude ZILBERBERG

1. Choix du corpus

“Toutes les merveilles que nous avons recensées jusqu’ici ne se passent pas de la collaboration de l’homme. Il faut qu’il y mette la main pour parfaire le vœu occulte du minéral. C’est en somme quelque chose de fabriqué. Mais la perle au fond des mers naît toute seule de la chair vivante : pure et ronde, elle se dégage immortelle de cet être éphémère qui l’a enfantée. Elle est l’image de cette lésion que cause en nous le désir de la perfection et qui, lentement, aboutit à ce globule inestimable¹.”

Le choix de ce fragment d’un texte en prose de Claudel correspond au désir d’aborder un auteur différent de ceux que j’aborde habituellement, afin d’éviter le mimétisme, la relation fusionnelle souvent relevée, toujours ambivalente entre l’analyste et l’auteur analysé. Si l’on s’arrête à l’œuvre de Proust, une double question peut être, l’espace d’un instant, soulevée : est-ce Proust qui se trouve sémiotisé, vampirisé ? ou bien la sémiotique, même si le terme est loin d’être heureux, “proustisée” ? Les deux sans doute, à des égards distincts, mais la problématique relève de la sémiotique discursive. La même interrogation se pose à propos de l’œuvre de G. de Maupassant.

Le Claudel que nous avons retenu est moins connu – encore que ce terme n’ait pas grand sens – que l’auteur dramatique ; c’est, si l’expression est permise, un Claudel plutôt bachelardien, à l’écoute des voix de certaines matières précieuses, ce qui pose le problème de la valeur, de la manifestation de la valeur dans le discours. Il s’agit d’un ensemble de textes figurant entre les pages 336 et 360 dans l’édition La Pléiade : *Magie du verre, La Mystique des pierres précieuses, L’Argent et l’argenterie* ; le fragment que nous avons choisi appartient à un texte intitulé *La perle*, qui est une sous-partie de *La Mystique des pierres précieuses* ; il date de 1937. Dans la terminologie d’Aristote, ces textes enthousiastes relèvent du genre dit “épideictique”. Du point de vue théorique, il s’agit, pour nous, de mettre à l’épreuve certaines hypothèses relatives à la progression des discours dès lors qu’ils ne sont pas rabattus sur la narrativité.

Notre corpus est l’aboutissant d’une série de sélections sévères : nous avons sélectionné le début du premier paragraphe ; puis de ce début la quatrième phrase : *“Mais la perle au fond des mers naît toute seule de la chair vivante : pure et ronde, elle se dégage immortelle de cet être éphémère qui l’a enfantée.”* Dans la quatrième phrase, nous prélevons la seconde partie : *“pure et ronde, elle se dégage immortelle de cet être éphémère qui l’a enfantée.”* Dans la seconde partie, nous gardons le syntagme mis en apposition : *“pure et ronde”*. Et à la limite, à la suite d’une ultime focalisation, nous pointons le *et* qui pose une concordance entre “pure” et “ronde” que nous nous proposons de résoudre.

¹ P. Claudel, *La perle*, in *Œuvres en prose*, Paris, Gallimard, coll. La Pléiade, 1973, pp. 350-353.

2. Le dégagement

Le texte insiste d'emblée sur la spécificité de la perle. Les pierres précieuses doivent, selon Claudel bien sûr, leur existence au *faire* de la nature, notamment à des pressions colossales s'exerçant dans les entrailles de la terre ; ainsi, à propos du diamant, on peut lire : *“Il a fallu la presse cosmique, l'action qui est passion d'un monde en révolte contre sa propre inertie, l'étreinte tellurique, le vomissement du feu intérieur, ce qui de plus central est capable de jaillir sous une main inexorable, l'écrasement millénaire de ces couches qui se compénètrent, tout le mystère, toute l'usine métamorphique, pour aboutir à ce brillant, à ce cristal sacré, à cette noix parfaite et translucide qui échappe à la pourriture du brou.”*

Mais quelque grandiose que soit le processus, la continuité du /non-animé/ reste intacte, tandis que dans le cas de la perle, comme pour le texte de Valéry intitulé *L'homme et la coquille*² et qui est contemporain de celui de Claudel, la transition va de l'/animé/ vers le /non-animé/. Ces textes supposent une autre narrativité, ou si l'on veut : un autre style narratif que celui que Greimas a déduit de Propp : ils explorent le passage d'un ordre à un autre ; ils admettent des ruptures d'échelle spatiale et temporelle : le temps ralenti de la production, de la poïèse n'a rien à voir avec le temps accéléré de la production d'un artefact par l'homme ; la délocalisation est extrême, puisque la perle est transférée du *“fond des mers”* vers la *“boutique du plus grand joaillier de Paris”*, avant d'apparaître dans la main même de l'énonciateur. Quand je dis que pour la perle il y a transition de va de l'/animé/ vers le /non-animé/, je simplifie dans la mesure où, pour l'auteur, la perle relève d'une alchimie temporelle qui *“permet de solidifier le temps en éternité.”*

Si le discours n'est plus dans la dépendance étroite de la narrativité, s'il dispose d'une autonomie certaine, selon quelles voies se développe-t-il ? À titre d'hypothèse en cours de validation, nous en supposons trois : (i) la problématique de la position permettant de préciser si la grandeur est située au centre ou à la périphérie ; (ii) la problématique de la direction permettant de savoir si la grandeur s'éloigne ou se rapproche du sujet de quête ; (iii) la problématique de la force qui invite à examiner la circulation et l'attribution de l'accent que le discours orchestre. Cette trinité est, avec quelques libertés, ou quelques trahisons, pour partie démarquée des dernières pages de *La catégorie des cas* de Hjelmslev, mais je n'aborderai pas ce point ici³.

3. La pureté

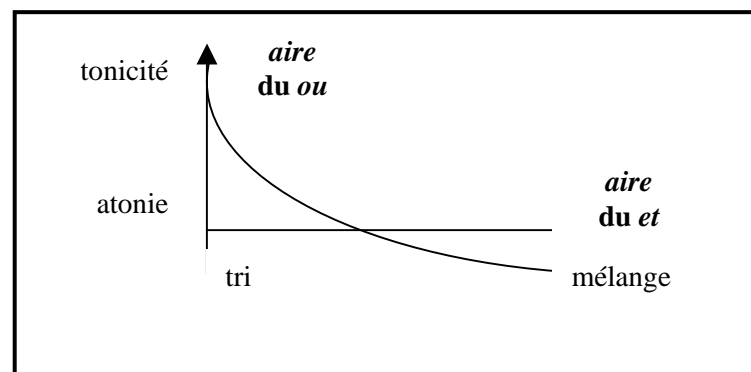
² P. Valéry, *L'homme et la coquille*, in *Œuvres*, tome 1, Paris, Gallimard, coll. La Pléiade, 1968, pp. 886-907.

³ Cf. Cl. Zilberberg, *Raison et déraison dans la “Lettre de Lord Chandos” de Hofmannsthal*, in *Protée*, volume 29, numéro 1, printemps 2001, pp. 98-99.

Le premier segment “*pure et ronde, elle se dégage (...)*” pose explicitement la pureté et la rondeur comme conditions du dégagement. Nous nous attacherons d’abord à la pureté. Cette dernière est moins un sème qu’une catégorie discursive d’envergure. Pour la pensée mythique, telle qu’elle est appréhendée par Cassirer dans le second volume de *La Philosophie des formes symboliques*, mais également pour ce qui regarde nos propres “*vécus de signification*”, l’une des priorités consiste à évaluer le degré de conjugaison ou d’incompatibilité que tel univers de discours, telle culture décrète d’abord, justifie ensuite entre les “choses” ; pour l’ethnologie et l’anthropologie, cette tâche est celle qui incombe aux systèmes de classifications lesquelles établissent les distances convenables entre les différents ordres comme à l’intérieur de chaque ordre ; en raison du primat de la complexité, que nous admettons, toute distance composerait un degré d’affinité et un degré d’inconciliabilité, l’un comme l’autre éventuellement nuls ; ainsi, indépendamment de sa relation au sujet, l’objet serait porteur de ce que nous aimerions appeler un coefficient de composition, permettant de préciser la déhiscence entre la chose et l’objet :

$$\text{objet} \approx \text{chose} + \text{coefficient de composition}$$

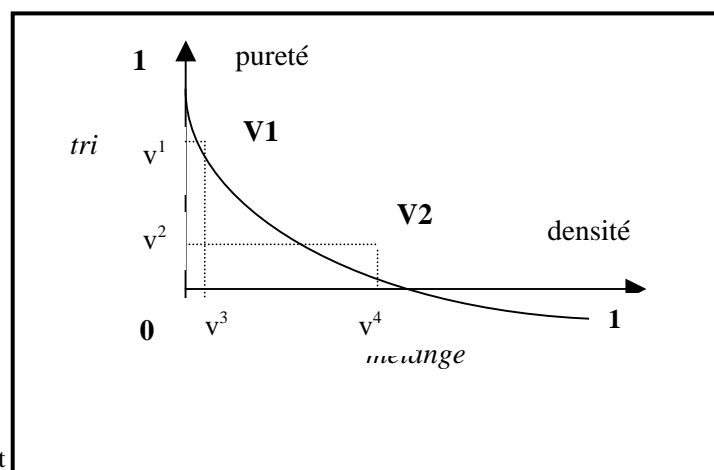
Du point de vue tensif, cet espace paradigmatique renvoie aux opérations canoniques de tri et de mélange et aux valeurs qui les finalisent lorsque ces opérations sont actualisées, à leurs objets de valeurs lorsqu’elles sont réalisées. Les opérations de tri ont pour exposant le *ou... ou...*, les opérations de mélange, le *et... et...*



Quelle que soit l'isotopie envisagée, la finalité des opérations de tri est précisément ce que l'on nomme la pureté ; le Micro-Robert l'approche en ces termes : “Etat d’une substance ne contenant, en principe, aucune trace d’une autre substance (en pratique, aucune impureté décelable).” Nous n’entreprendrons pas ici l’analyse de cette séquence dont le détail s’avère singulièrement compliqué : nous ne retenons que sa visée, son “principe” selon le Micro-Robert : la dénégation du mélange, ou encore une configuration définie par la *nullité* du coefficient de composition. La pureté est affirmée quand le coefficient de composition est nul et, après catalyse de l’aspectualité, absolument nulle. Pour Claudel comme pour le Micro-Robert , la pureté fait l’objet d’une appréciation positive mais, dans la terminologie de Hjelmslev, cette appréciation est le fait de l’usage, non du schéma. Tout ce que le schéma serait en mesure de “dire” s’il était sollicité, c’est : (i) que le tri et le mélange varient en raison inverse l’un de l’autre ; (ii) que toute position est une composition de valences, l’une de tri, l’autre de

mélange ; (iii) que la péjoration et la mélioration ne sont pas le fait de la chose, mais de l'objet, c'est-à-dire de ce qui se découvre quand le mélange est examiné du point de vue du tri, et vice-versa.

Dans l'ouvrage intitulé *Eloge de l'ombre*, Tanizaki prend la mesure du renver-sement axiologique que l'on constate quand on compare l'attitude de l'"Occident" à celle de l'"Orient" à propos de la pureté, ici peu goûtée, là hautement appréciée : *"Pour en venir au cristal de roche, l'on en a, ces temps-ci, importé de grandes quantités du Chili, mais comparé au cristal du Japon, celui du Chili pêche par excès de pureté et de limpidité. Le cristal que l'on trouve depuis toujours dans la province de Ka.i, dont la transparence est toute brouillée de légers nuages, donne de ce fait l'impression d'une plus grande densité ; quant au cristal qui contient des "pailles", celui qui dans sa masse renferme des parcelles de matière opaque, celui-là nous procure un plaisir plus vif encore"*⁴. Cette réflexion de Tanizaki, qui décrit moins qu'elle n'analyse, oppose deux orientations valuatives : (i) l'une relative au regard occidental qui apprécie la pureté et la transparence, laquelle permet de réunir dans le même espace l'espace situé entre le regard de l'observateur et le corps transparent et l'espace situé au-delà de ce corps ; l'autre relative au regard oriental qui apprécie l'opacité, c'est-à-dire le déni de la transparence ; l'opposition est résumée par le face-à-face de la pureté et de la densité ; (ii) la mélioration et la péjoration manifestent en discours les contraintes schématiques : l'excès et l'insuffisance ne sont pas le propre de la chose, mais celui de l'objet ; ces évaluations corrélatives apparaissent dans le discours lorsque l'une des grandeurs du couple reconnu [A-B] est promue comme point de vue et l'autre comme objet : la densité étant posée comme critérium, la pureté ne peut être qualifiée que d'excessive, de même la densité, telle qu'elle est décrite dans ce fragment par Tanizaki, sera taxée d'impure et dépréciée d'autant. La pureté est isolante, la densité selon Tanizaki intégrante. Soit :



Les excès et les insuffisances à un triple titre :

(i) ils supposent une orientation tensive accusée : la prévalence du tri sur le mélange pour un Occidental, la prévalence inverse pour un Oriental ; (ii) la dénonciation de telle valence comme extrême et sa disqualification comme excessive : *"mais comparé au cristal du Japon, celui du Chili pêche par excès de*

⁴ J. Tanizaki, *Eloge de l'ombre*, Paris, Publications Orientalistes de France, 1986, p. 36.

pureté et de limpidité.” (iii) la “croyance” à l’efficience d’un – obscur – principe de constance réglant le devenir des valences : en raison de la souplesse, de l’élasticité du dispositif, il est manifeste qu’un objet “gagne” en pureté ce qu’il “perd” en densité, et réciproquement ; cette donnée est à la fois intuitive et raisonnable : elle est intuitive en ce qu’elle admet que le sens, en raison de sa dépendance à l’égard des valences, circule, se déplace incessamment et ne se pose jamais que provisoirement ; elle est raisonnable si l’on introduit les précisions suivantes : deux valeurs [V1] et [V2] étant données en discours, pourvues l’une et l’autre de leurs valences propres : $[V1 \rightarrow [v^1 + v^3]]$ et $[V2 \rightarrow [v^2 + v^4]]$, l’assertion d’une prédilection par le sujet, la profession d’un superlatif suppose l’admission des deux propositions suivantes : dans la perspective de Tanizaki, à savoir la supériorité déclarée de la densité sur la pureté, il est nécessaire que v^4 soit supérieure à v^3 , et v^2 inférieure à v^1 ; mais cette double affirmation suppose que le produit des valences définissant une valeur soit constant :

$$v^1 \times v^3 \approx v^2 \times v^4 \approx k$$

L’introduction d’une tierce valeur [V3] ne modifie pas l’approche, dans la mesure où la comparaison porte dans ce cas de figure sur deux couples de paires : d’abord [V1] et [V2], puis [V2] et [V3], ou [V1] et [V3].

Le dégagement intervient pour les trois catégories mentionnées : la position, la direction et la force. À la question : de quoi se dégage-t-on ? Pour le Micro-Robert, notre guide, la réponse se situe bien entendu au niveau figuratif : 1° “Libérer son corps de ce qui l’enveloppe, le retient.” 2° “Se libérer (d’une obligation, d’une contrainte.” 3° “Devenir libre de ce qui encombre.” 4° “Sortir d’un corps.” En termes figuratifs, le dégagement se présente comme une délocalisation, l’abandon du lieu natal : “*le fond des mers*”, mais la destination nouvelle demeure, à ce moment du texte, virtualisée, elle ne sera connue que plus tard. Pour ce qui regarde la direction, n’étant plus prisonnière du “*fond des mers*”, la perle peut être déplacée et rapprochée, par la médiation du négoce ou du don, du sujet. Enfin, pour ce qui regarde la force, le programme contraignant qui maintient la perle au “*fond des mers*” est dominé par un contre-programme de détachement plus puissant que le programme de fixation ; cette domination dans l’ordre du vivant et de l’humain affirme la liberté comme valeur existentielle : être libre, n’est-ce pas d’abord être libéré de ?

La configuration spatiale du dégagement est associée à une configuration temporelle : “*elle se dégage immortelle de l’être éphémère qui l’a enfantée.*” de laquelle nous recueillons l’opposition :

éphémère vs immortel

Elle renvoie, pour nous, à ce que nous avons appelé ailleurs le temps phorique des étendues, articulé selon [bref vs long] ; la syntaxe est soit implicative lorsqu’elle met en œuvre, en prônant la médiocrité, les syntagmes élémentaires : abrégé le long et allonger le bref, soit concessive lorsqu’elle développe, au nom de la “*beauté au superlatif, de la tenue suprême de l’homme*” (Hölderlin), les syntagmes élémentaires : abrégé le bref et allonger le long. La transformation décrite dans le texte de Claudel est double : d’abord implicative en amenant la perle à “*se dégarer*” du vivant, puis, un peu plus loin dans le premier paragraphe, concessive, puisqu’il est question de “*solidifier le temps en éternité*” ; en vertu

d'une catalyse insistante, **bien que déjà** long, le temps est porté à la plus longue longueur de temps propre à notre univers de discours : l'éternité. Ce rebond de l'implication vers la concession est l'une des marques du sublime.

4. La rondeur

J'en viens à mon propos : la collusion dans le texte de Claudel des deux adjectifs : "*pure et ronde*". Le rapprochement de la pureté et de la rondeur ne peut invoquer aucun trait commun au moins à ce stade de la lecture, d'autant que la pureté en qualité d'aboutissante des opérations de tri a été envisagée du point de vue figural et que la rondeur, aussi longtemps que l'analyse n'est pas engagée, demeure intelligible mais au plan figuratif. Il se peut que la définition de la rondeur embarrasse les sujets, il n'en demeure pas qu'ils savent reconnaître la rondeur si on la leur présente en toute bonne foi. Comme l'établissement d'une concordance figurative entre la pureté et la rondeur n'est pas envisageable, nous proposons de rechercher cette concordance au plan figural.

4.1 de la pureté à la rondeur

La rondeur, nous espérons le montrer, est exemplaire en ce sens qu'elle permet de prendre la mesure de ce qui sépare la détermination encyclopédique relative à la chose et la détermination sémiotique relative à l'objet. La détermination encyclopédique est géométrique, selon le cas descriptive ou constructive ; elle est tributaire de l'espace euclidien tel qu'il est communément appréhendé : continu, infini et homogène. Faute de pouvoir invoquer une autorité comparable, la détermination sémiotique est plus risquée et je considère, à titre personnel, que l'espace sémiotique est sous le signe de l'inégalité dans la mesure où la structure de base relative à l'espace retient comme primordiale l'opposition :

fermé vs ouvert

J'ajouterai aussitôt trois correctifs : cette structure fonctionne autant comme présupposition réciproque que comme contraste : pour qu'un ouvert soit reconnu, il faut au moins un fermé ; dans *La poétique de l'espace*, G.Bachelard cite un texte étonnant de Supervielle affirmant que, faute de contenir un fermé, l'ouvert lui-même bientôt se ferme : "*À cause même d'un excès de cheval et de liberté, et de cet horizon immuable, en dépit de nos galopades désespérées, la pampa prenait pour moi l'aspect d'une prison, plus grande que les autres*"⁵. En second lieu, l'ouvert et le fermé sont d'abord des directions sémantiques, se réalisant du fermé vers l'ouvert comme sortir, de l'ouvert vers le fermé comme entrer. Enfin, cette tension est celle que Hjelmslev désigne comme "*inhérence*" dans *La catégorie des cas* : "(...) il y a *inhérence* quand la distinction est celle entre l'intériorité et l'extériorité ; (...)"⁶.

Ces données introduisent une nécessité. Du point de vue figural, le pur et l'impur, dans la mesure où nous les reconduisons respectivement à des opérations de tri et à des opérations de mélange, demandent une actantialité productrice, puis une actantialité conservatrice, ou protectrice. Le pur une fois

⁵ G. Bachelard, *La poétique de l'espace*, Paris, P.U.F., 1981, p. 199.

obtenu, la question de sa préservation se pose : comment conserver ce pur en l'état ? en établissant dans l'ouvert un fermé, soit :

ouvert ↓ impur	fermé ↓ pur
----------------------	-------------------

Nous sommes désormais en mesure de saisir la différence entre la détermination géométrique et la détermination sémiotique :

rondeur géométrique ↓	rondeur sémiotique ↓
circulaire superficielle vide	sphérique volumineuse pleine

Une concordance tensive se découvre entre la concentration de la valeur, c'est-à-dire sa morphologie figurale, puisque toute opération de tri est concentrante, et sa morphologie figurative : sa rondeur, laquelle parvient à poser dans l'ouvert "à tous vents" une herméticité, que nous recevons comme le superlatif du fermé.

La collusion de la pureté et de la rondeur devient intelligible. L'hypothèse du schématisme tensif entend saisir ensemble le sensible et l'intelligible, l'intensité et l'extensité, les états d'âme et les états de choses. Au lieu de dire comme par scrupule : *il y a aussi le sensible*, nous disons, entre autres avec Cassirer : *il y a d'abord le sensible*, et c'est à la théorie de s'accommoder de cette préséance. Il s'agit moins d'une conversion à l'esthésie ou d'un ralliement tacite à la phénoménologie que d'un retour sur la phorie, cet impensé qui permet au carré sémiotique de diriger le sens. Chacune des deux dimensions retenues propose au sujet un dilemme précis : (i) la question propre à la dimension de l'intensité est : renforcement ou atténuation ? (ii) la question propre à la dimension de l'extensité est : concentration ou diffusion ? À la première question, le texte de Claudel répond : l'atténuation ; à la fin du premier paragraphe, nous lisons : *"Elle ne brille pas, elle ne brûle pas, elle touche : fraîche et vivifiante caresse pour l'œil, pour l'épiderme et pour l'âme. Nous avons contact avec elle."* À la seconde question : concentration ou diffusion ? le texte répond : concentration. Il convient d'ajouter que le couple concentration/diffusion ne fonctionne pas selon [s vs non-s], mais plutôt comme l'indique Hjelmslev, toujours

⁶ L. Hjelmslev, *La catégorie des cas*, Munich, W. Fink, 1972, pp. 129-130.

dans *La catégorie des cas*, en présentant, en proposant le même sous deux espèces : tantôt concentré, tantôt diffus.

Mais ce qui fait la “profondeur”, la “supériorité” de la détermination sémiotique, c’est l’actantialité mythique qu’elle exige ; les formes sont pensées comme les aboutissantes d’un procès, d’un *faire* si bien que la rondeur présuppose l’arrondissement. L’imaginaire humain distingue deux classes d’agents : d’une part, les agents naturels lesquels produisent, par une intégration incompréhensible pour l’homme, des objets parfaits : les perles irréprochables, les coquillages torsadés, les fleurs aux couleurs pures, les toiles d’araignées,... d’autre part, les agents humains, certes capables d’artefacts prodigieux, mais seulement de simulacres grossiers quand l’envie leur prend d’imiter la nature. Faute de comprendre le *faire* de la nature, le sujet le rabat sur le *faire* humain, c’est-à-dire qu’il lui impute une intentionnalité et une réflexivité ; cette double greffe peut être ainsi conçue :

être → vouloir-être → vouloir-faire → vouloir-se faire

La voix pronominal : “*elle se dégage...*” devient l’indice d’une concordance tensive comparable aux concordances grammaticales enseignées aux enfants. Cette prono-minalisation doit être étendue à la rondeur :

rond → arrondir → s’arrondir

la main humaine intervient certes, mais lorsque le procès est achevé pour assurer ce que l’on appelle, sur une autre isotopie, la finition, ici le polissage.

4.2 de la rondeur à la concentration

Une question se pose : que la pureté, dans notre propre univers de discours, concoure à l’émergence de la valeur de l’objet de valeur se comprend encore assez aisément, même si nous sommes engagés dans des processus de brassage accéléré, de métissage “tous azimuts” qui tendent à accorder au mélange la révérence que l’on a jusque ici réservée au tri. Mais dans l’assomption de la valeur le procès de concentration a une part qui lui est propre. Un texte de Michelet commenté par G. Bachelard, dont nous devons la connaissance à P. Fabbri, l’établit indiscutablement :

*“Michelet, sans préparation, précisément dans l’absolu de l’image, dit que “l’oiseau [est] presque tout sphérique. “(...) L’oiseau, pour Michelet, est une rondeur pleine, il est la vie ronde. Le commentaire de Michelet donne à l’oiseau, en quelques lignes, sa signification de **modèle d’être**. “ L’oiseau, presque tout sphérique, est certainement le sommet, sublime et divin, de concentration vivante. On ne peut voir, ni imaginer même un plus haut degré d’unité. Excès de concentration qui fait la grande force personnelle de l’oiseau, mais qui implique son extrême individualité, son isolement, sa faiblesse sociale.”⁷, ”*

Ce texte permet de mesurer certains points de faiblesse d’un consensus plus ou moins clairement déclaré. En premier lieu, et malgré la révérence à Hjelmslev, la question de la structure des paradigmes n’a pas encore été sérieusement abordée, puisque l’excès est encore un intrus et un embarras ; en second

lieu, la sémantique discursive demeure toujours coupée de la rhétorique argumentative et, malgré l'insistance de R. Jakobson et Cl. Lévi-Strauss, également de la rhétorique tropologique. En troisième lieu, l'axiome greimassien relatif au caractère achronique des structures n'a pas été formellement révoqué, si bien qu'il n'est demandé à la temporalité que d'assurer la chronologie. Du point de vue tensif, seul l'intense étant mémorable, révoquer le temps, et ici singulièrement le temps phorique des étendues, revient à révoquer l'efficiencia sémiotique de l'intensité, c'est-à-dire le "cœur" même de l'hypothèse que nous nous donnons. Enfin, si la sémiotique prend en compte la position, elle ignore encore la pertinence de l'inégalité des intervalles et la syntaxe incessante des accroissements et des diminutions, voire des effondrements que le discours prend en charge.

Le texte de Bachelard que nous venons de citer propose une suite ascendante :

fermeture → concentration → sommet de concentration → excès de concentration

Cette suite est loin d'être exceptionnelle, et nous avons le sentiment qu'il est presque impossible d'ouvrir au hasard un ouvrage de Bachelard sans y lire aussitôt des envolées comparables. Ce qui est en cause, c'est la pertinence sémiotique de la catégorie du superlatif, de l'emphase dans la terminologie de Hjelmslev, du sublime⁸ enfin selon une terminologie devenue désuète.

Selon Bachelard : "*Il [le poète] sait que ce qui s'isole s'arrondit, prend la figure de l'être qui se concentre sur soi*"⁹. L'auteur de *La poétique de l'espace* lie ainsi "l'extrême individualité de l'oiseau" à la rondeur qui tout à la fois le préserve et l'"isole". Rendu à ce point, j'aimerais faire deux remarques : (i) selon l'extension du point de vue, la rondeur est tantôt un programme d'usage, tantôt un programme de base : lorsque l'extension est réduite, la rondeur peut être reçue comme une finalité d'ordre esthétique ; si l'extension s'accroît, la rondeur devient un moment, un passage ; c'est le cas ici ; (ii) eu égard à la typologie sémiotique des valeurs distinguant entre les valeurs d'absolu, ayant pour assiette l'exclusion et la concentration, et les valeurs d'univers affirmant la participation et la diffusion, la perle "*pure et ronde*" est reconnue par Claudel comme une valeur d'absolu.

Cette identification certaine nous permet de revenir à la configuration du dégagement. Du point de vue figuratif, ici phrastique, la perle "*se dégage*", ainsi que nous l'avons indiqué, d'une temporalité de l'"éphémère" pour accéder à la temporalité pérenne du non-animé. Du point de vue figural, l'apparition de la perle dans le champ de présence est l'épiphanie d'une valeur d'absolu qui se dégage de la multiplicité poisseuse et proliférante des valeurs d'univers. Nous aimerions ajouter que la mélioration et la péjoration sont ici nécessaires, dans la mesure où les assertions axiologiques sont situées : par eux-mêmes, les énoncés axiologiques prennent corps en discours quand tel type de valeur est examiné du point de vue de son corrélat paradigmatique ; sinon telle espèce de valeur est résumée par sa

⁷ G. Bachelard, *La poétique de l'espace*, op. cit., p. 212.

⁸ Cl. Zilberberg, *Esquisse d'une grammaire du sublime chez Longin*, Langages, n°137, mars 2000, pp. 102-121.

⁹ G. Bachelard, *La poétique de l'espace*, op. cit., p. 214.

morphologie et sa syntaxe propres. Ce qui signifie que, **pour** les valeurs d'absolu, éclatantes et exclusives, les valeurs d'univers sont ternes, impures et indéfiniment substituables les unes aux autres ; et inversement : **pour** les valeurs d'univers, les valeurs d'absolu apparaissent excessives, incomplètes et incapables de "communiquer". En dehors de ce double rabattement, les deux types de valeurs ne sont ni à louer ni à blâmer, mais seulement à décrire.

5. Pour finir

La perle pour Claudel et l'oiseau pour Michelet et Bachelard, bien qu'ils se situent sur des isotopies distinctes, sont, du point de vue figural, des configurations équivalentes du fait, selon une littéralité pour une part fortuite, pour une part justifiée, d'arborer les mêmes valences tensives. Mais le rapprochement que nous avons effectué autorise-t-il une induction ?

Dans le troisième quatrain du poème de Rimbaud intitulé *L'Eternité*, et reconnu comme un poème majeur de l'œuvre, nous lisons :

*Des humains suffrages,
Des communs élans,
Là tu te dégages
Et voles selon.*

Ce quatrain résume notre propos à un double titre : (i) l'isotopie est explicitement celle du partage en soi, du dilemme pour le sujet, des valeurs ; (ii) la dénégation des valeurs d'univers dans les deux premiers vers précède et prépare la dilection pour les valeurs d'absolu dans le troisième vers et sa temporalisation dans le quatrième, contenue tout entière dans le seul adverbe "*selon*".

Mais ces rapprochements, qui sont pour ainsi dire les accidents et les bonheurs de la lecture naïve, doivent être précisés au niveau figural sous les trois rapports indiqués : la position, la direction et la force, qui permettent à telle valeur d'absolu de survenir ou de parvenir, et dès lors de rayonner, c'est-à-dire de saturer le champ discursif.

[juin 2001]